

## LE POIDS DE L'ORANGE - LE CORPS NU

On me demande souvent pourquoi je me suis mise à peindre des nus.

Cette exposition très particulière, nécessite une ouverture d'esprit car le grand public n'est pas toujours prêt à confronter le nu.

Je veux remercier tout d'abord la galerie de l'Ambassade Argentine qui m'a invité, ainsi que mes modèles qui se sont prêtés à l'expérience et m'ont offert la possibilité de rendre tribut ainsi à notre corps. Merci aussi à Luisa Futoransky qui, avec ses mots précieux, accompagne et honore mon travail en toutes mes expositions.

Le titre de cette expo, "Le poids de l'orange" naît à partir d'une anecdote de Borges. Il parlait souvent de son enfance et racontait comment son père lui avait enseigné la complexité de la philosophie. Il lui avait posé une orange dans la main et lui avait demandé: "dis moi, où est le poids de l'orange?".

Cette phrase tellement imagée a déclenché une série de toiles où des oranges sont venues faire part de la composition des tableaux, dont quelques nus de cette exposition.

Puis, l'orange, importée de Chine et fruit de luxe jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, a une grande symbolique: couleur de l'or et la pureté, couleur sacrée de l'hindouisme.

Couleur du soleil, de la joie et la richesse. Les châteaux ont leur orangerie.

Ma représentation du corps nu n'a de résonances ni érotiques ni sexuelles.

Elle a l'intention de le récupérer, de le mettre en valeur, le pérenniser, l'immortaliser, lui rendre la dignité et le respect qu'il mérite.

J'espère l'avoir pu saisir en toute son humanité. Le retrouver, le libérer de la pudeur et de la honte.

Le vêtement classe, hiérarchise, établit les distinctions sociales, marque le statut culturel et les distances entre les classes.

La nudité est une réalité morale, un signe de dénuement et d'humilité.

On le sait bien, le nu n'est pas mon invention. L'homme l'a représenté depuis la préhistoire. En témoignent les figures de celles qu'on a appelée Venus: la Venus de Willendorf ou la Venus de Lespugue vieilles de 23.000 ans. Il y a des nus dans toute l'histoire de l'art: je pense à l'Égypte, à la Grèce archaïque, classique ou hellénistique, le Moyen âge et la Renaissance, le XVII<sup>e</sup>, le XVIII<sup>e</sup>, le XIX<sup>e</sup> siècles et cela jusqu'à nos jours...

J'ai essayé de rendre hommage à ce corps, enveloppe de la personne que nous sommes, qui nous accompagne tout au long de la vie....

Le corps nu n'est pas un objet matériel comme d'autres, il est le signe de notre humanité, de notre subjectivité, de notre présence humaine sur terre.

C'est dans ce corps que chacun de nous naît, vit et meurt. C'est dans et par notre corps que nous nous inscrivons dans le monde. Que nous sommes différents des autres et entrons en relation avec les autres.

Ce corps, oeuvre d'ingénierie parfaite, poussière d'étoiles, d'atomes réunis, qui se désintègre quand la vie s'en va mais dont on oublie l'existence quand il va bien.

Mon défi n'est que de l'honorer et célébrer sa beauté.

Cristina Ruiz Guiñazú

# Cristina Ruiz Guiñazú

artista plástica / artiste peintre

---

## Textos Luisa Futoransky (Para expo "El peso de la naranja" (Paris))

Mirar el espejo es igual que animarse con el sol de frente, pocos pueden elegir para la experiencia elegirnos es osadía mayor  
algunos prefieren ser mirados por sus puntos cardinales más favorecidos  
los más astutos eligen una postura al bias  
parecería que el pudor los retrocede, pero no.

Para paliar defectos, ansiedades y sombras están los pliegues  
los ropajes, los escenarios de cartón.

Sin perder de vista el último equilibrio  
Cristina opta por el despojo simple y absoluto.

Un constante perfume de azahares nos revela  
casi sin asombro  
el peso de la naranja.

Luisa Futoransky

---

En la mayoría de la gente existe un fuera de foco entre cabeza y cuerpo no solo propios sino también ajenos. Casi nadie puede dibujar de memoria la propia mano o la de los más cercanos. Desfasaje es la palabra. Excepción: En Cristina Ruiz Guiñazú con conmovedora frecuencia, aunque duela y reverbere hasta enceguecernos, el espejo de adentro y el de afuera van de la mano. Eso.

Luisa Futoransky

Le poids de l'orange

Le corps nu

Textes

Luisa Futoransky  
“El peso de la naranja”

Textes

# Cristina Ruiz Guiñazú

artista plástica / artiste peintre

---

## ANAMNÈSE LES CONTES CHANTÉS DE CRISTINA

Au pays de l'Anamnèse, nul ne s'étonne que les marguerites deviennent des coquelicots écarlates, que les pigeons se métamorphosent en corbeaux ou que les anges croassent et perdent leurs ailes des mains de petites filles innocentes armées de cimenterres de Judith. Il arrive qu'avec l'âge les tissus oublient de se défendre : on cicatrise beaucoup moins de nos propres histoires, qui en dépit des apparences n'étaient pas rouillées.

C'est que, après tant de fièvre, le monde ne sera plus –à vrai dire ne l'a jamais été– ni une horloge de Dalí, ni une photo ou un objet de Man Ray.

Le fil conducteur que nous propose Cristina Ruiz Guiñazú est subtil, mais possible :

Il est temps d'ouvrir les bras et de respirer.

Respirer c'est prendre un grand risque, et Cristina réaffirme qu'il vaut la peine.

C'est alors que le rêve fait irruption et tout est actuel, tout est tempête. Entre l'éclair et la foudre jaillit la lumière la plus aveugle, mère de toute blessure.

C'est que les songes de Cristina suscitent à la fois l'allégresse et les larmes.

Ils portent en eux le chant originel des sirènes. Cette pure inquiétude.

Luisa Futoransky

2014

# Cristina Ruiz Guiñazú

artista plástica / artiste peintre

---

## ANAMNESIS CRISTINA CANTA CUENTOS

En la República de la Anamnesis a nadie extraña que las margaritas se conviertan en amapolas escarlatas o que las palomas se transformen en cuervos, que los ángeles graznen y pierdan las alas a manos de niñas virginales con cimitarras de Judith.

Pasa que con la edad los tejidos olvidan defenderse y cicatrizamos mucho menos de nuestras propias historias que parecía, pero no estaban herrumbradas.

Es que después de tanta fiebre, el mundo ya no será -en verdad nunca lo fue- ni un reloj de Dalí ni una foto o un objeto de Man Ray.

La hilación que propone Cristina Ruiz Guiñazú es tenue pero posible.

Tiempo es abrir los brazos y respirar.

Respirar quiere decir gran riesgo. Cristina reafirma que vale la pena.

Entonces el sueño irrumpe y todo es actual, todo es tormenta. Entre el rayo y el trueno, la luz más ciega, la madre de todas las heridas.

Es que los sueños de Cristina dan para mucho canto y mucho llanto: llevan muy dentro la tonada primordial de las sirenas. El puro desasosiego

Luisa Futoransky

2014

“Anamnèse”

Traduit de l'espagnol

Textes

Luisa Futoransky

“Anamnesis”

Textes



"CRG Dentellière de mythes".

Traduit de l'espagnol

Textes

"CRG Entre la lisura y el  
desasosiego""

Textes

## CRISTINA RUIZ GUIÑAZÚ DENTELLIÈRE DE MYTHES

Deux ou trois réflexions dans lesquelles j'ose me lancer suite aux récentes expositions de Cristina Ruiz Guiñazú et aux visites qui ont suivi à son atelier.

La première chose que je remarque est l'étroite relation qu'une grande partie de son œuvre entretient avec l'écriture du rêve.

Par ailleurs, dans les portraits par exemple, Cristina s'attache à calligraphier l'intangible et l'immanent ; l'âme, le meilleur ou le moins innocent chez les gens. Et elle y parvient, en dehors des canons que chaque génération picturale impose pour traduire l'expression et l'émotion des portraits.

Je ne sais pas pour autant- et c'est une bonne chose- si ses portraits déchiffrent, révèlent ou brouillent les énigmes. Ou tout cela à la fois, dans un mélange aux proportions alchimiques, quant auxquelles elle est, en matière de catharsis, passé maître. Le résultat est que sous ses mains, à la fin du trajet parcouru en sa compagnie, ceux dont elle a fait le portrait ne sont plus, ils sont devenus ce qu'elle voulait qu'ils soient.

De face, de profil, en train de voler, ses personnages regardent toujours vers l'intérieur, vers le centre même où naît l'histoire première.

Une autre caractéristique qui me fascine chez Cristina est que, ses personnages, ses paysages, ses mises en scène sont teintés d'une nostalgie, où l'on ne trouve pas une once de regret ni de remord.

De la même façon, ses œuvres, au-delà du moment où elles ont été conçues, sont imprégnées d'une atmosphère subtile. Mot, qui non sans dérision, me conduit à la plus célèbre réplique du cinéma français, prononcée en 1938, dans le film *Hôtel du Nord*, par l'inestimable voix d'Arletty :

« Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »

D'une certaine manière Cristina reprend cette phrase avec ironie: - Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une allure d'atmosphère?

De cela et de beaucoup plus.

S'aventurer dans son parcours c'est rentrer pleinement dans le heimlich unheimlich de Freud, l'inquiétante étrangeté du familier. Des aspirations mi-secrètes, cachées, révélées par la lumière toujours vivante, précise, et la mémoire parfois si mensongère.

Et c'est là où Cristina excelle : elle sait comme personne distinguer le lisse de l'intranquille.

Humour et clins d'œil aux plus grands de la peinture, de la Renaissance à ses amis, constituent une partie de ses listes et de ses inventaires personnels. Sans oublier les anges. Ceux qui posent, ceux qui volent. Pour nous ôter jusqu'à nos doutes, ils nous laissent parfois nos auras à portée de main.

L'aventure de *Songes et Mensonges*, l'une de ses plus récentes expositions individuelles à Paris, raconte avec minutie, une histoire de mémoire et de regard, mais aussi d'ambigüités.

Cristina Ruiz Guiñazú transpose en paysages polis à l'émeri, les mythologies qui trottent derrière l'enfance elle-même.

Les clefs de ces œuvres se déchiffrent sur plusieurs registres. Des objets naturels qui pour une raison secrète ont changé de route pour devenir étranges et perturbateurs.

Des paysages éblouissants mais incertains qui conservent malgré tout de minuscules vestiges d'innocence.

Au loin, invisible, un orchestre de chambre fait se mouvoir ces jeunes personnages choisis avec finesse mais non sans détermination. Cristina leur confie l'improbable tâche de défier les lois élémentaires de la pesanteur et de s'aligner aux côtés d'Icare dans le royaume de l'utopie. Arrêtés à l'instant de la plus extrême fragilité: lorsque le bonheur est encore possible.

L'idée la plus appropriée pour parler de ces toiles serait la fascination pour cette nouvelle mythologie du quotidien.

La lumière en elles n'a rien d'éphémère car elle nous renvoie à nos propres archétypes. Elle les redimensionne. Le danger de la traversée serait de perdre nos ombres.

Cette exposition n'est pas une rétrospective mais une grande exposition qui nous donne à voir les leitmotivs d'une œuvre, d'une vie et d'un style.

Cristina ne correspond pas au préconcept de l'artiste angoissé et tourmenté, seul, absorbé par son cosmos intérieur.

Elle se permet un face à face avec les nouvelles technologies, s'appuyant sur les secousses de l'actualité sans oublier pour autant la présence inéluctable du "d'où nous venons."

Approche qui requiert de la générosité et se traduit dans ses paysages. C'est ainsi qu'elle offre à la pampa une mythologie faite de labyrinthes qui ne s'avèrent pas menaçants, flanqués de montagnes riches en nobles minéraux tout autant que par cette rivière verte qui naît sur ses flancs, prête à féconder ceux qui calment en elle leur soif... Le spectateur est inclus dans un espace où se trouve l'évocation de ses Eden, de ses olympes particuliers et de ses tragédies.

"Tout est autobiographique, tout est portrait, même s'il s'agit d'une chaise", disait Lucien Freud. C'est peut-être pour cela, pour ne pas nous induire en erreur, que Cristina Ruiz Guiñazú nous laisse, nous ses protagonistes, sans siège ni haleine, au gré de nos propres vents et chimères.

Luisa Futoransky

## ENTRE LA LISURA Y EL DESASOSIEGO

Dos o tres cosas que me atrevo a señalar tras las recientes exposiciones en Francia de Cristina Ruiz Guiñazú y de consecuentes visitas a su taller.

Lo primero que destaco es que buena parte de su obra guarda estrecha relación con la escritura del sueño.

En otra, por ejemplo en los retratos, se empeña en caligrafiar lo intangible e inmanente; el alma, lo mejor o lo menos inocente de la gente. Y lo logra, fuera de los cánones que cada generación pictórica impone para traducir la emoción y expresión de los retratos.

No sé por tanto –y es lo bueno-, si los suyos descifran, revelan o empañan los enigmas. O todo eso junto, mezclado en proporciones alquímicas, de las que en materia de catarsis es maestra. El resultado es que en sus manos, al final del trecho que sus retratados caminan en su compañía, ya no son, sino que se convierten en como ella querría que fueran.

De frente, de perfil, volando, su gente mira siempre hacia adentro, al centro mismo donde nace la primera historia

Otra característica que me fascina en Cristina es que sus personajes, sus paisajes, sus escenografías, están teñidos de nostalgia pero en ellos no hay pizca de arrepentimiento ni de resentimiento.

Asimismo, sus obras, más allá de la época en que fueron concebidas, están impregnadas de una sutil atmósfera. Palabra que por inevitable asociación me conduce a la más célebre réplica del cine francés, la de la película *Hotel du Nord* que fue pronunciada allá por 1938 en la impagable voz de Arletty: -atmosphère atmosphère est ce que j'ai une gueule d'atmosphère?

De alguna manera es retomada con ironía por Cristina: -atmósfera atmósfera, ¿es que tengo facha de atmósfera?

De eso y tanto más.

Aventurarse en su recorrido es entrar de lleno en el heimlich unheimlich de Freud, la inquietante extrañeza de lo familiar. Aspiraciones semisecretas, ocultas, reveladas por la luz siempre viva, certera y la memoria, a veces tan tramposa. Y ahí Cristina excele: es única para diferenciar lisura de desasosiego

Humor y guiños a lo más granado de la pintura, del Renacimiento a sus amigos, constituyen parte de sus nóminas e inventarios personales.

Sin descuidar a los ángeles. Los que posan, los que vuelan. Para despojarnos hasta de la duda suelen dejarnos al alcance de la mano nuestras auras.

La aventura de *Songes et mensonges*, -aproximadamente sueños y mentiras-, una de sus más recientes exposiciones individuales en París, relata con minucia, una historia de memoria y de mirada. Pero también de equívocos.

Cristina Ruiz Guiñazú traspone en paisajes esmerilados mitologías que trotan detrás incluso de la infancia.

Las claves de estas obras se descifran en varios registros.

Objetos naturales que por alguna secreta razón cambiaron de rumbo para devenir extraños y perturbadores.

Paisajes deslumbrantes pero sin certezas y conservando sin embargo minúsculos restos de inocencia.

A distancia, invisible, una orquesta de cámara mueve a estos jóvenes personajes elegidos con finura que no excluye determinación. A ellos confía Cristina la improbable tarea de desafiar las leyes elementales de la gravedad y alinearse del lado de Ícaro, en el reino de la utopía. Detenidos en el instante de la más extrema fragilidad: cuando la dicha es aún posible.

La idea que más conviene para hablar de estas telas es fascinación por esta nueva mitología de lo cotidiano.

La luz en ellas no tiene nada de efímero, pues nos reenvía a nuestros propios arquetipos. Los redimensiona. El peligro de la travesía es que perdamos nuestra sombra.

Esta muestra no es una retrospectiva, sino una gran exposición que nos permite valorar los leit motifs de una obra, una vida y un estilo.

Cristina no responde al preconcepto del artista tormentoso y atormentado, solo ensimismado en su cosmos interior.

Se permite estar mano a mano con las nuevas tecnologías, y por tanto apoyarse en los cimbronazos de la actualidad sin olvidar por ello la presencia ineludible del de dónde venimos. Enfoque que requiere generosidad y se traduce en sus paisajes. Así, ofrece a la pampa una mitología hecha de laberintos que no son amenazadores, flanqueados por montañas ricas en minerales nobles tanto como el río tan verde que nace de sus faldas listo para fecundar a quienes en él abrevemos. El espectador por tanto es incluido en un espacio donde caben las evocaciones de sus edenes y particulares olimpos y tragedias.

“Todo es autobiográfico, todo es un retrato, incluso si se trata de una silla”, dice Lucien Freud.

Tal vez por eso, para no inducirnos a error, Cristina Ruiz Guiñazú nos deja a sus protagonistas, a nosotros mismos, sin asiento y sin aliento, al arbitrio de nuestros propios vientos y quimeras.

Luisa Futoransky